

[Art]

Du bon dans le XIX^e

Définir un Art français, ce à travers les siècles et les genres artistiques – peinture, sculpture, architecture... L'entreprise peut paraître démesurée, les éditions Flammarion s'y sont cependant attelées. Six volumes magistraux sont désormais disponibles, dont le dernier en date (*L'Art Français, Le XIX^e siècle, 1819-1905*) clôt la série. Sous la direction d'Henri Loyrette, Sébastien Allard et Laurence des Cars explorent une époque longtemps qualifiée de "stupide" mais qu'illustrèrent tout de même Monet ou Delacroix, Eiffel et Gauguin, Majorelle ou Gallé. Ici encore, la performance consiste à relier entre eux les fils des différents types d'expression artistique – la photographie et le cinéma se rajoutent au bouquet – pour tisser une trame racontant la spécificité de la période. L'iconographie est particulièrement riche, le résultat aussi précieux qu'impressionnant.



[DVD]

Vive la comédie !

Et si Isabelle Carré était une formidable actrice de comédie ? Trop souvent cantonnée dans le registre dramatique, elle donne enfin libre cours à une fantaisie toute naturelle dans *Quatre étoiles* de Christian Vincent (Studio Canal), qui la révéla dès 1992 avec *Beau fixe*. Face à un sérieux client en la personne de José Garcia, elle brille de mille feux dans cette comédie romantique digne de Capra. Venue claquer 50 000 euros sous le soleil de la Côte d'Azur, l'héritière naïve finira par en remonter à l'escroc à la petite semaine que campe José Garcia, alors que François Cluzet incarne un pigeon de la plus belle espèce. Un vrai moment de plaisir.

Dans une veine comique différente, Shirley et Dino essaient de prolonger au cinéma leur succès sur la scène avec *Cabaret Paradis* (TFI Vidéo). La trame un tantinet ténue du scénario laisse vite place à une série de numéros de music-hall sur fond de thriller burlesque opposant le joyeux duo débarqué à Paris pour reprendre un cabaret légué par un de leurs oncles et les truands du quartier qui comptent bien mettre la main sur cet établissement. La candeur est de rigueur, mais elle n'empêche pas un charme désuet n'ayant plus guère cours.

M. B.



Photo d.r.

[Musique]

[Cinéma]



Photo Francis KOCHERT

Dimension blues

COMMENT ne pas succomber à *Diamond Days*, nouvel album d'Eric Bibb chez Dixiefrog ? Enregistré en Suède où Eric a vécu pas mal d'années, ainsi qu'en Angleterre, où il réside aujourd'hui, et au Canada, ce CD frise la perfection tant dans le domaine de la musique avec son jeu de guitare raffiné, cristallin, que de l'inspiration. Avec sa culture folk-blues mêlée aux influences de ses voyages de par le monde, de ses rencontres musicales fécondes, Bibb puise le matériau de son inspiration : des chansons fraternelles, sensibles, remarquablement construites. Classé disque du mois de décembre 2006 dans la revue Jazz Mag en décembre, *Diamond Dog* comporte un bonus vidéo pour PC et Mac permettant de se promener avec Eric Bibb coiffé de son légendaire galure chez son luthier parisien favori. Rappelons qu'il a également publié récemment *Praising Peace* (Dixiefrog) avec son père Leon Bibb un bel hommage au compositeur noir américain Paul Robeson, aux colorations gospel. Sur ces standards, les voix sont magnifiques.

voix, mais Kelly change de couleur d'instrument en s'accompagnant à la guitare folk, au banjo. Il s'affirme une nouvelle fois comme un *songwriter* délicat, inspiré, rare.

Lors de leur première tournée en France les paps du blues réunis au sein de la *Music Maker Relief Foundation* par Tim Duffy avaient fait un tabac. Parti à la recherche des derniers témoins et acteurs du blues rural du Sud, ce dernier a relancé après des années d'oubli, de misère parfois, la carrière d'Adolphus Bell, Little Freddie King, Alabama Slim et bien d'autres que l'on retrouve sur l'album *Drinkhouse to Church House vol 1* (Dixiefrog) avant une nouvelle tournée européenne.

Membre de cette communauté artistique, la chanteuse Pura Fe, dont l'univers est constitué d'un mariage rare entre le blues et la musique des tribus indiennes de Caroline du Nord, signe également sur le même label l'attachant *Tuscaora Nation Blues*. Fille d'un chanteur d'origine portoricaine, elle est née en 1959 à New York et élevée par sa mère, indienne Tuscaora mêlée de sang noir et irlandais, expérience commune à un grand nombre de tribus du Sud et de l'Est qui ont également subi l'esclavage et la déportation. Concerts annoncés en France début 2007.

Francis KOCHERT

Superman le maudit

Comment est mort George Reeves, qui popularisa Superman dans les années cinquante ? Suicide ou meurtre ? Allen Coulter ouvre le dossier avec *Hollywoodland*, qui dépasse le simple cas clinique du héros en collants pour entraîner le public dans les coulisses impitoyables de La Mecque du 7^e art. par Michel BITZER

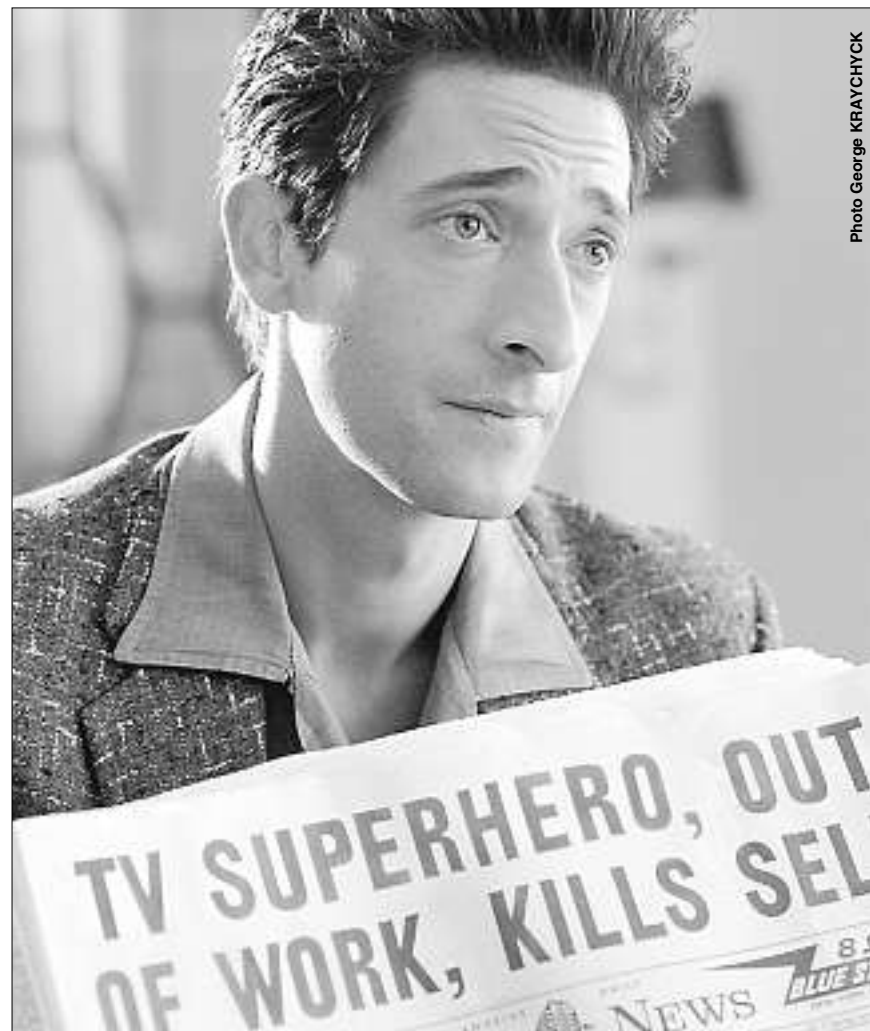


Photo George KRAYCHYCK

A mille lieues du privé immortalisé par Philip Marlowe, Adrien Brody va découvrir l'envers du décor hollywoodien en se penchant sur la mort étrange de l'interprète de Superman.

AVANT Christopher Reeve, mort en 2004 après être devenu tétraplégique à la suite d'une chute de cheval, son presque homonyme George Reeves connu lui aussi une fin tragique. Le 16 juin 1959, au lendemain d'une fête dans sa villa sur les hauteurs dominant Hollywood, il s'offrait une dernière fois la rubrique des faits divers, victime d'une balle de Luger en pleine tête. La face du 7^e art n'en fut guère contrariée, son insipide filmographie se résumant essentiellement à des apparitions dans *Autant en emporte le vent* et *Tant qu'il y aura des hommes*. Mais tous les gamins américains portèrent illico le deuil de celui qui, trente ans avant Christopher Reeve, avait été le premier à incarner Superman à l'écran.

Après *Superman et les Hommes Taupes*, un film à petit budget tourné en 1950 par Lee Sholem, George Reeves s'illustra en effet à la télévision le temps de 104 épisodes dans le rôle du super-héros volant invariablement au secours de la veuve et de l'orphelin. Une bénédiction pour les kids de l'époque, d'autant que le contrat de Reeves lui imposait de nombreuses apparitions publiques, déguisé en Superman afin de satisfaire ses fans en culottes courtes. Reeves rêvait d'être une star, il ne fut que « le type qui jouait Superman à la télévision ». Et les journaux ne s'y trompèrent pas, qui titrèrent dès le lendemain de son décès "Superman est mort". Comme si George Reeves n'était que le faire-valoir de ce héros envahissant.

De sa mort, parlons-en justement. Ou laissons plutôt Allen Coulter ouvrir le dossier avec *Hollywoodland*, à l'affiche mercredi. Un suicide comme le conclura une enquête policière menée au pas de charge ? Ou un meurtre comme pourraient le laisser supposer certains indices ? « La mort de George Reeves a toujours soulevé la controverse. Il existe trois théories concernant son décès : il s'est suicidé ; il a été abattu soit ex-

près, soit par accident par Leonore Lemmon ; il a été tué sur l'ordre d'Eddie Mannix. Et en écrivant mon scénario, je voulais prendre en compte chacune d'entre elles, les rendre suffisamment plausibles pour que le public soit partagé entre ces trois hypothèses », explique Paul Bernbaum.

Telle sera donc la mission de Louis Simo (Adrien Brody), un détective embauché par la mère de George Reeves pour essayer d'éclaircir la mort de son fils. Avec ce privé à la petite semaine propulsé dans la machine à rêves hollywoodienne, on découvre peu à peu la face cachée de Reeves (Ben Affleck). Ses frustrations et ses ambitions bien sûr, mais aussi ses fréquentations. Leonore Lemmon (Robin Tunney), cette jeune starlette avec qui il s'affichait depuis quelques mois. Toni Mannix (Diane Lane), son ancienne maîtresse qui lui assura un train de vie appréciable durant leur longue liaison. Et Eddie Mannix (Bob Hoskins), le mari trompé – et presque fier de l'être – qui faisait la pluie et le beau temps à la MGM.

Une distribution réjouissante – Ben Affleck a obtenu le prix d'interprétation à la Mostra de Venise – pour un film qui ne se contente pas de fouiller, parallèlement, dans la vie d'un comédien et d'un détective. Réalisateur de nombreux épisodes de *Sex and the city*, *Les Soprano*, *Six feet under*, *Millennium* ou *Rome*, Allen Coulter entraîne aussi le spectateur dans les dessous ténébreux de la planète Hollywood, à l'époque où les studios faisaient et défaisaient les carrières, veillaient à l'image de leurs acteurs sous contrat ou s'arrangeaient pour expédier les récalcitrants vers un anonymat définitif. Une toile de fond implacable pour un polar fortement contrasté entre la noirceur feutrée des coulisses et le bruyant soleil californien qui baigne l'enquête du détective Louis Simo.

[Livres]

A fleurs de mots

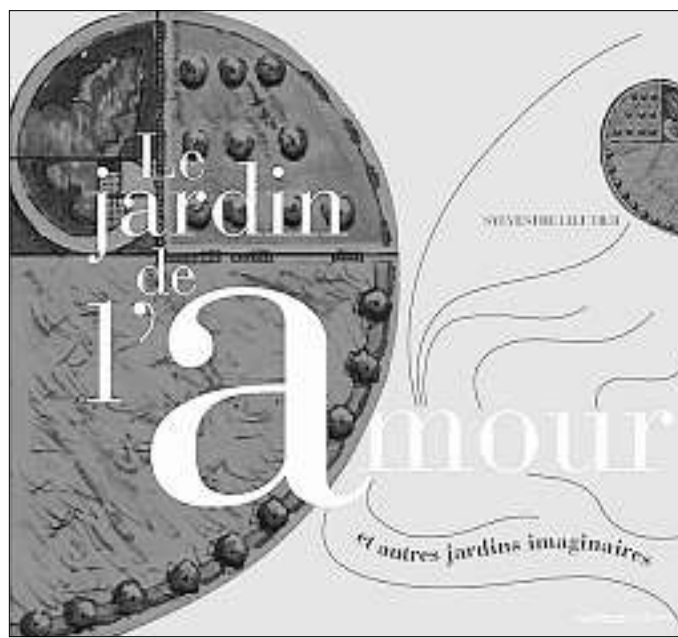
L'IDÉE est géniale. Tout bonnement géniale. C'est rare de se laisser aller à un tel élan de joie. Mais ce livre-là, il faut le croire est ingénieux, imaginaire, extraordinaire. Un livre à mille entrées qui plaira aux jardiniers, aux paysagistes aux botanistes et aux amateurs de poésie. Sylvestre Lieutier, l'auteur du *Jardin de l'amour et autres jardins imaginaires* (éd. Rustica), architecte paysagiste s'est intéressé aux liens entre les jardins et les mots. « L'idée m'est venue lorsque j'ai créé le pénitencier des mauvaises herbes au festival de Chaumont-sur-Loire, je me suis aperçu que les gens étaient séduits par le nom commun des plantes ». Sylvestre Lieutier, petit-fils de maraicher amoureux de théâtre, hérite. De tout. De l'amour des mots et des jardins, de l'amour des textes et des plantes. Il décide de tout concilier, relève le défi. Réussi.

Pendant un an, il sélectionne les noms de plantes porteurs d'images. « J'ai épluché des bouquins de botanique et j'ai sélectionné les plantes par rapport à leur force poétique ». Les sabots de vénus s'associent

alors à la reine des prés et au laurier d'Apollon pour dessiner le jardin Mythologique. Patience crépues accompagnent l'arbre à perruques et les cyprès chauves pour donner corps au jardin de la chevelure... Les portes des jardins s'ouvrent aux néophytes et aux connaisseurs. « Tout converge autour de ces végétaux aux noms évocateurs dis-

posés et mis en scène dans un espace dessiné où les plantes sont assemblées de façon à faciliter l'apparition d'un récit ». Chaque jardin est imaginaire et réalisable. « J'explique comment les ancrer dans le réel, comment les réaliser et les regarder ». Un bonheur.

Anne RIMLINGER-PIGNON



L'archéologie du futur

LA littérature de science-fiction fait partie de ces mauvais genres ignorés de l'université, négligés par la critique, et dont l'histoire savante reste pour partie à écrire. Parmi les outils susceptibles d'éclairer l'amateur et le novice, l'anthologie est sûrement le plus efficace. Les éditions Omnibus consacrent avec bonheur quelques uns de leurs titres à cette archéologie de la SF.

La nouvelle anthologie *Chasseurs de chimères* compile onze textes non réédités et introuvables, un bouquet de romans et de nouvelles qui composent un panorama de l'âge d'or de la science-fiction française, entre 1887 et 1953. Présentée par Serge Lehman, jeune écrivain dont l'introduction documentée et les notices d'auteurs valent à elles seules le détour, la sélection s'applique à restituer une vérité oubliée : la SF n'a pas été inventée aux USA quand Hugo Gernsback l'a nommé en 1926. En France, entre Verne et Barjavel, un siècle entier et plus de trois mille titres de romans et nouvelles ont été oblitérés par la mémoire sélective de l'édition. Ces auteurs, que Maurice Renard présentait en 1909 sous l'étiquette de "merveilleux scientifique", ont laissé une œuvre variée à redécouvrir, où déjà se décèlent les germes des grands thèmes et des lois du genre.

Des tribus nomades préhistoriques font

face à une race inconnue qui leur dispute la suprématie terrestre, dans le très moderne *Les Xipéhuz* de JH. Rosny Aîné (1887). Un ovni embarque des hommes pour un voyage dans le système solaire, dans *La Roue fulgurante* de Jean de la Hire (1907). Une intelligence artificielle, dans *Après la grande migration* de Claude David (1928), raconte le départ de l'humanité pour les étoiles. *La Découverte de Paris* d'Octave Béliard (1911) met en scène des aventuriers du futur cherchant les ruines d'antiques cités européennes, tandis que la nouvelle *Anthéa* de Michel Epuy (1918) détaille l'exploration d'un mystérieux corps céleste apparu en orbite autour de la terre après le passage d'une comète. Le recueil collecte aussi *Le Péril bleu* de Maurice Renard (1912), *Les Dieux rouges* de Jean d'Esme (1922), *Par-delà l'univers* de Raoul Brémond (1931), *Le Pe-seur d'âmes* de André Maurois (1931), *Les Signaux du soleil* de Jacques Spitz (1943) et *L'Apparition des surhommes* de BR. Bruce (1953).

Cet ouvrage érudit et militant trouvera sa place dans toute bibliothèque de SF qui se respecte, comme un contrepoint harmonieux aux chefs d'œuvres anglo-saxons de la même époque.

J.-B. D.

Le rose et le noir

Chaque fois c'est la même chose : un personnage au bout du rouleau, et qui n'a plus rien à cirer des convenances, débarque dans une petite vie bien étriquée et la fait voler en éclats. Ici, le dynamiteur s'appelle Simon, vieux tueur à gages miné par une maladie mortelle. Comme il a besoin d'aide pour exécuter un ultime contrat, il pêche, sur un banc public de Vals-les-Bains, Bernard, pierrot lunaire et fils à maman. L'un est sec, cynique et fatigué, l'autre, affamé de tendresse humaine au point d'attirer tous les paumés qui passent à sa portée : Fiona la fille-mère et son bébé, « sorte de tube ouvert aux deux extrémités. Par l'une on le remplit, par l'autre il se vide », puis Rose, la dame belge qui ressemble « aux bonnes fées de dessins animés ». Simon débarque dans cet environnement rose bonbon « comme un acteur dramatique sur le plateau d'une gentille petite bluette ». On sait très vite que tout finira mal. N'empêche, on suit le vieux tueur sur sa pente fatale, on se demande comment le doux Bernard assumera son contre-emploi. Et l'on se délecte de cette collision entre roman noir et feuilleton sentimental.

Richard SOURGNES